

Histoire d'une espèce invasive à deux pattes Horreur et écologie dans l'Ozploitation

Apolline Caron-Ottavi

Number 192, September 2019

L'horreur politique

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/91948ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

24/30 I/S

ISSN

0707-9389 (print)

1923-5097 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Caron-Ottavi, A. (2019). Histoire d'une espèce invasive à deux pattes : horreur et écologie dans l'Ozploitation. *24 images*, (192), 44–51.



↑ Razorback de Russell Mulcahy (1984)

Histoire d'une espèce invasive à deux pattes

Horreur et écologie dans l'Ozploitation

PAR APOLLINE CARON-OTTAVI

Trash, malsain, déjanté... et écolo : comment le cinéma d'horreur de l'Ozploitation a donné l'alerte sur la catastrophe environnementale alors qu'elle n'était encore qu'une menace. Excursion dans le territoire australien, où le prédateur n'est pas celui qu'on croit.

Trash, malsain, déjanté, le cinéma d'exploitation australien des années 1970 et 1980, affectueusement surnommé *Ozploitation*, a eu son lot de films d'horreur, souvent situés dans l'Outback, où le cauchemar n'est jamais loin. Car l'Ozploitation a poussé à l'extrême les clichés que le monde extérieur projette sur les habitants de l'île-continent : des sociopathes dégénérés et destructeurs¹. Le territoire fut un enjeu politique en soi. L'Australie est dans un premier temps une colonie pénitentiaire pour l'Angleterre, qui vient de perdre sa place aux États-Unis, nouvellement indépendants. Même si cela ne va durer qu'un temps, l'ombre de ces premiers arrivants occidentaux parias et criminels n'a jamais cessé de planer. Quelques années plus tôt, bien que ses consignes aient été de ne pas occuper le territoire sans signer un traité, James Cook avait pris possession de l'île et contribué à la doctrine du « terra nullius » qui, dans la loi britannique, décrétait l'île comme étant vierge d'habitants. L'histoire du pays va être celle d'une colonisation violente, au détriment des habitants originels, les Aborigènes, qui comptaient alors des centaines de tribus, avec leurs langues et leurs lois distinctes, et représentaient l'une des plus anciennes cultures du monde, fortement liée à son environnement naturel. Dans ce continent sauvage, gigantesque et isolé, indissociable d'un imaginaire visuel que l'horreur au cinéma va exploiter à souhait (les étendues désertiques rougeoyantes, la chasse aux kangourous, les moulins à vent qui grincent), la nature revendique ses droits, notre représentation de l'idée de « civilisation » est remise en cause et l'environnement est d'emblée un enjeu crucial.

MASSACRE ET RÉVOLTE DE LA NATURE

Réalisé en 1971 par Ted Kotcheff, *Wake in Fright*, fer de lance de l'Ozploitation, n'est pas à proprement parler un film d'horreur, mais plutôt un « film d'angoisse », dans lequel on suit un instituteur qui va lentement sombrer dans la déchéance morale et physique au contact des habitants de l'outback australien. Mais *Wake in Fright* contient une scène dont le caractère horrifique atteint des sommets : celle d'une chasse aux kangourous, constituée de prises de vues documentaires d'une véritable chasse nocturne, qui aurait eu lieu avec ou sans le tournage du film de fiction. La violence de cette séquence, au cours de laquelle les kangourous hypnotisés par les phares tombent comme des mouches, agités de spasmes car rarement tués sur le coup, a marqué les esprits et contribué au statut culte du film, longtemps disparu. Kotcheff racontera plus tard qu'il n'a pas osé utiliser la plupart des images tournées du fait de leur caractère insoutenable, bien que la Royal Australian Society for the Prevention of Cruelty to Animals l'ait encouragé à montrer le pire pour sensibiliser la population au carnage² [...]

Wake in Fright lance l'un des grands thèmes du cinéma d'horreur australien : le massacre environnemental. Cette préoccupation donnera lieu à différents schémas horrifiques : la vengeance de la nature sur l'homme ; la survie de la militante écologiste ; l'animal géant, comme si planait encore l'ombre de la méga faune australienne (des animaux proches de ceux qui peuplent actuellement l'Australie, mais démesurés) disparue suite à l'arrivée des humains, il y a environ 50 000 ans ; ce dernier aspect ouvrant sur une dimension plus spirituelle et fantastique de la nature, liée souvent à la présence des Aborigènes, dont la conception du monde comme un tout s'oppose à celle, autocentrée, de l'homme blanc.

L'un des chefs-d'œuvre de la période est *Long Week End* (1978). Réalisé par Colin Eggleston et scénarisé par le talentueux Everett de Roche (qui aura laissé sa patte sur certaines des meilleures réussites de l'Ozploitation), *Long Week End* met en scène un couple qui tente de renouer avec une complicité perdue au cours d'une escapade en camping. Antipathiques dès le départ, ils passent le plus clair de leur temps à détruire ou à souiller ce qui les entoure, exerçant leur pulsion de mort pour mieux soulager leurs frustrations. Les actes profanatoires s'enchaînent, reflétant l'égoïsme de leur mode de vie : chasse moustique à tout-va, bouteilles et poubelles jetées n'importe où, chosification du vivant... Leur confort et leur besoin de se divertir priment clairement sur le respect de la nature. Jusqu'à ce que celle-ci se révolte, plongeant le spectateur dans le film de survie jouissif, puisque l'on n'a pas vraiment envie que ces profanateurs survivent. Magistralement mis en scène avec un onirisme inoubliable, *Long Week End* demeure volontairement ambigu : la nature se venge-t-elle réellement, ou la paranoïa de ces citadins névrosés est-elle la cause de leur perte ?

↑ Long Week End de Colin Eggleston (1978)



047



↑ → **Dark Age** de Arch Nicholson (1987) → **Wake in Fright** de Ted Kotcheff (1971)

LES FANTÔMES DU RÈGNE ANIMAL

D'attaque animale et (sur)naturelle il est également question dans *Razorback* (Russell Mulcahy, 1984), où un sanglier sauvage géant sème la terreur dans une région de l'Outback, tandis qu'une journaliste protectrice des animaux enquête sur la chasse au kangourou. Au-delà de la grosse bête, la dimension horrifique du film repose sur les lieux, notamment une usine où deux sinistres psychopathes transforment les animaux sauvages en chair à pâté pour... animaux domestiques. La production discutable de la viande de consommation est une image récurrente de la mouvance³ : dans *Long Week End*, le personnage se précipite vers un camion de bestiaux qui (croit-il !) va le sauver de la nature sauvage ; dans l'excellent *Road Games* (Richard Franklin, 1981), le héros transporte des porcs voués à l'abattoir dans son camion tout en traquant un tueur en série, avant de s'apercevoir ultimement qu'il n'y a rien qui ressemble plus à un porc découpé qu'une femme découpée... Dans *Razorback*, élevages de porcs sordides et usine à pâté sont le théâtre des scènes les plus glaçantes. Et la terreur repose sur le fait que l'animal ne fait pas de distinction entre les humains pour se venger : enfant innocent, amie des animaux ou chasseurs sont logés à la même enseigne. Quand la nature est en colère, humains gare à vous : vous devenez une espèce à éliminer.

Une idée que l'on retrouve dans le fort réussi *Dark Age* (Arch Nicholson, 1987), dans lequel un crocodile géant devient un enjeu de sécurité publique. Fantôme d'une époque disparue où les animaux géants régnaient en maîtres sur l'Australie, le crocodile en question dévore entre autres un adorable bébé aborigène. Et pourtant, le vieux sage de la tribu, Oondabund, accueille l'accident avec fatalité, ce crocodile étant un esprit, un *dreaming crocodile*, dont la présence renvoie au « temps du rêve » (*dreamtime*). Le rêve est un mythe commun aux différents groupes aborigènes qui explique la création de leur monde par des êtres originels. Ceux-ci ont modelé le paysage et laissé derrière eux les hommes, les plantes et les animaux, répartis en une organisation totémique selon laquelle les groupes d'humains sont associés à des entités naturelles et à des êtres non humains⁴. Si *Dark Age* n'est pas, certes, un exemple d'exactitude anthropologique, il fait néanmoins référence à toute cette mythologie. Son peuple étant lié spirituellement au *dreaming crocodile*, Oondabund refuse qu'on le détruise. Il accepte aussi que l'homme, prédateur, soit également une proie pour d'autres espèces, dans un cycle de régulation du vivant. Les Blancs bien sûr voient les choses d'un autre œil, considérant la bête comme un danger à éliminer, à l'exception d'un ranger sensible aux récits d'Oondabund et de son fils (joué par la star aborigène Gulpilil). C'est l'idée géniale de *Dark Age*, à rebours du schéma classique de ce type de film, de prendre la voie de la préservation du vivant : le défi – bien plus difficile à relever, ce qui donne son lot de suspense – va être de capturer le crocodile et de le relâcher dans son espace naturel plutôt que de le tuer, comme le souhaiteraient dirigeants et braconniers. On reconnaît d'ailleurs ces derniers dans le film à la façon dont ils jettent sans vergogne leurs canettes de bière dans la nature, quasiment à chaque plan...

LA DANGEREUSE HIÉRARCHISATION DU VIVANT

Outre les animaux géants, certains humains sont également menacés de disparition dans l'outback australien, Aborigènes et militantes écologistes en premier lieu. Comme dans *Razorback*, l'amie des animaux passe un sale quart d'heure dans *Fair Game* (Mario Andreacchio, 1986). La propriétaire d'une réserve faunique est harcelée et poursuivie comme un kangourou à la lumière des phares de pickup par des brutes irrécupérables. *Fair Game* est une longue chasse à la femme, au cours de laquelle les animaux avec lesquels elle vit sont utilisés comme arme de chantage ou de torture supplémentaire par ses agresseurs, qui les éliminent un à un. Efficace dans la façon dont il joue ainsi avec notre empathie, le film met en scène une escalade de la violence qui mènera bien sûr à une vengeance à petit feu particulièrement jouissive.

Quant aux Aborigènes, il n'est pas rare qu'ils sacrifient leur vie pour défendre la nature. S'ils ne sont pas systématiquement présents dans le cinéma d'horreur (d'autres types de films australiens leur offrent à l'époque une place plus importante à l'écran, à l'instar des très beaux *Mad Dog Morgan* de Philippe Mora et *The Last Wave* de Peter Weir), leur rôle est néanmoins loin d'être insignifiant lorsqu'ils y apparaissent. Dans *Wake in Fright*, quelques plans puissants les inscrivent dans l'histoire, même si celle-ci se focalise par la suite sur la déchéance des Blancs : au début du film, le héros, encore digne, refuse de se joindre dans le train à un groupe de *bushmen* bruyants et vulgaires qui lui offrent une bière au passage. Il choisit de s'asseoir plus loin, près d'un Aborigène silencieux qui regarde par la vitre. Un plan panoramique passe de l'un à l'autre, tandis que tous deux subissent les éructations en arrière-plan. L'homme blanc est montré comme un fléau : une espèce invasive.

Cette idée d'espèce invasive germe également dans le surprenant – et plus malin qu'il n'y paraît – *Howling III: The Marsupials*, un improbable film de loups-de-Tasmanie-garous, réalisé par Philippe Mora en 1987. On y parle du thylacine, ou loup de Tasmanie, une créature étonnante (mammifère carnivore comme les loups, mais marsupial comme les kangourous), exterminée dans les années 1930 par les colons. En imaginant une espèce hybride entre le thylacine et l'homme, Mora déplace subtilement la question du racisme, en observant la réaction des humains à une différence près, bien plus spectaculaire que la simple couleur de peau : l'existence d'une autre espèce. Une hypothèse qui n'est pas farfelue en soi (l'hybridation avec le loup de Tasmanie mise à part), vu le nombre d'espèces humaines ayant cohabité avant qu'Homo Sapiens ne domine. On retrouve dans *Howling III*, toujours dans un rôle de vieux sage aborigène, nommé ici Kendi, l'acteur qui jouait Oondabund dans *Dark Age*. Et il ne s'agit pas de n'importe qui mais de Burnum Burnum, un activiste originaire des communautés Woiworrung et Yorta Yorta, qui a défendu toute sa vie les droits des Aborigènes⁵. Le fait qu'il ait participé à trois films (*Dark Age*, le thriller *Ground Zero* et *Howling III*), laisse supposer qu'il voyait dans ce type de cinéma une juste plateforme pour sa cause.

Tandis que Kendi tente d'aider ses amis thylacines-garous en invoquant l'esprit d'un loup fantôme qui attaque les chasseurs (et auquel il semble intimement lié), les Occidentaux, une fois de plus, ne pensent qu'à éliminer la présence gênante de leurs cousins marsupiaux, dont ils ont déjà fait disparaître l'ancêtre animal. L'homme est un loup pour l'homme⁶, et cela commence lorsqu'il croit régner sur les autres espèces. Non pas qu'il s'agisse d'idéaliser l'harmonie entre les Aborigènes et la nature : la disparition de la méga faune, comme mentionnée plus haut, ou, plus tard, le recul des thylacines, étaient dû à la présence des premiers habitants de l'île et de leurs dingos – l'être humain étant dans l'absolu un super prédateur. Mais l'activité des Aborigènes n'est en rien comparable à celle des colons européens : de même que, dans leur mode de vie, les cultures autochtones ne sont pas responsables de l'actuel changement climatique global ; leur impact sur l'environnement relève d'une coévolution à long terme aux conséquences régionales, tandis que le mode de vie lié au capitalisme industriel place l'homme en haut de la pyramide et repose sur une exploitation de la nature, transformée en ressource ou en propriété⁷. En faisant de l'homme aborigène le pourfendeur de cette hiérarchisation du vivant aux conséquences néfastes, *Howling III* ou *Dark Age* attirent de biais l'attention sur une question sensible : les premières victimes du massacre de l'environnement sont toujours les premières nations et les cultures minoritaires de ce monde. Dans leur discours résolument écologiste, tout comme dans leur infini potentiel jubilatoire, les films d'horreur de l'Ozploitation n'ont pas pris une ride.

1. Voir à ce sujet le documentaire *Not Quite Hollywood: The Wild, Untold Story of Ozploitation!* de Mark Hartley (2008).
2. Le réalisateur avait rédigé une lettre à ce sujet en 2012 pour accompagner la rediffusion du film au Gene Siskel Film Center de Chicago.
3. L'élevage, notamment bovin, s'est développé très tôt dans le bush, et l'Australie fait encore partie à ce jour des principaux exportateurs au monde. Mais les changements climatiques menacent désormais cette économie... L'environnement se rebiffe, là encore.
4. Comme l'explique l'anthropologue Philippe Descola, les esprits totémiques combinent humain et non-humain dans une identité mixte constituée d'éléments que « l'on serait bien en peine de distribuer de part et d'autre d'une ligne imaginaire séparant la nature et la culture ». Cf. *Par-delà nature et culture*, Éditions Gallimard, 2005, p. 258-260.
5. Dans les années 1960, il est l'un des militants ayant poussé au référendum de 1967, qui confèrera des droits plus importants aux Aborigènes ; dans les années 1970, il s'est battu pour que le Musée de Tasmanie d'Hobart restitue les restes funéraires d'Aborigènes ; en 1988, son fait d'armes le plus célèbre est d'avoir perturbé la célébration du bicentenaire de l'arrivée des premiers colons en plantant le drapeau aborigène sur les falaises de Dover.
6. Si leur courbe démographique est désormais à nouveau en hausse, les Aborigènes ont autrefois frisé l'extinction du fait de la colonisation, tout particulièrement en Tasmanie, où ils n'étaient plus que quelques centaines au début du XIX^e siècle.
7. Philippe Descola analyse ces deux façons d'habiter le monde, différenciant anthropisation ancestrale et anthropocène contemporain, dans son article *Humain trop humain*, publié dans la revue *Esprit* en décembre 2015.